

Pèlerinages entre la Grèce et la Russie : jeux de pouvoirs et recompositions du christianisme orthodoxe

KATERINA SERAÏDARI

La Grèce constitue un exemple unique où la synthèse entre les principes traditionnels de la religion orthodoxe et les évolutions induites par la modernité n'a pas été soumise à des contraintes extérieures au champ religieux. En effet, c'est le seul pays majoritairement orthodoxe où la pratique religieuse n'a pas été interdite ou soumise à un contrôle politique strict¹. Dans cet article², j'analyse

1. Comme le dit Isabelle Dépret (*Église orthodoxe et histoire en Grèce contemporaine. Versions officielles et controverses historiographiques*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 23), la formation de l'État grec moderne en 1830 « promeut une Église d'État, contrôlée mais protégée par ce dernier. Ce cadre a perduré au XX^e siècle. L'accent est souvent placé sur son caractère *politeiocratique*, qui souligne ici la suprématie du pouvoir temporel, à laquelle l'Église se serait d'emblée trouvée subordonnée ».

2. Pour mon analyse, je m'appuie sur des articles de presse et différents documents (brochures, sites Internet, textes ecclésiastiques, études universitaires), ainsi que sur l'observation participante et des entretiens que j'ai effectués à Corfou en avril 2008. Je remercie Kathy Rousselet, Kira Kaurikonski et Alexis Léonard pour leurs commentaires des premières versions de ce texte. Je remercie également Spyros Karydis qui a facilité mes enquêtes auprès du clergé de Corfou. Une communication sur ce sujet, intitulée « Greek Discourses About the New Phenomenon of Russian "Religious Imperialism" », a

l'évolution des relations entre l'Église grecque³ et l'Église russe depuis la dissolution de l'ex-URSS. Celle-ci a eu des effets non seulement sur le plan politique, mais aussi sur le plan ecclésiastique, certains nouveaux États comme l'Ukraine et l'Estonie demandant le droit de fonder une Église autonome. Cela a provoqué des tensions entre le patriarche de Constantinople et le patriarche russe, le premier se prononçant pour l'autonomisation de ces Églises et le second contre. Dans ce contexte, l'orthodoxie est devenue un terrain de confrontation, où se redéfinissent la hiérarchie des chefs ecclésiastiques et leur rôle respectif, et où se délimitent à nouveau les juridictions.

Depuis quelques années, des voix s'élèvent dans la société grecque pour s'opposer à certaines manifestations d'un impérialisme religieux russe. En effet, certains lieux de pèlerinage grecs attirent un tourisme religieux russe de plus en plus important ; si la ferveur de ces dévots, qui découvrent en Grèce une tradition orthodoxe « authentique » car ininterrompue (malgré les « quatre siècles » d'occupation ottomane, de 1453 à 1821), est positivement connotée, les investissements des hommes d'affaires russes (sur lesquels plane toujours le soupçon d'appartenir à la mafia) suscitent la méfiance, même si leurs capitaux peuvent profiter à l'économie grecque, qui traverse une très grave période de crise. On les soupçonne soit de vouloir contrôler des lieux de culte grecs par des donations d'argent ; soit d'envisager la construction de nouvelles églises pour y installer un clergé russe au service des pèlerins russes.

L'évolution des relations gréco-russes au niveau ecclésiastique ne suscite pas que des polémiques ; elle contribue aussi, comme nous le verrons, à établir une nouvelle vision panorthodoxe qui défend ses propres « valeurs universelles ». Dans un article sur le rôle de la Russie dans l'émergence du nationalisme grec moderne,

été présentée lors d'une conférence sur le thème *Multiple Moralities in Contemporary Russia : Religion and Transnational Influences on Shaping Everyday Life* au Max Planck Institute for Social Anthropology, Halle, 17-19 septembre 2008.

3. Le primat de l'Église de Grèce est l'archevêque d'Athènes. Le patriarche de Constantinople (considéré dans le monde orthodoxe comme *primus inter pares*) a, sous son autorité spirituelle, les régions rattachées à la Grèce après 1912 et appelées « Nouvelles Provinces » : l'Épire, la Macédoine, la Thrace occidentale, les îles du nord de la mer Égée, le Dodécanèse et la Crète. Dans le cadre de cet article, je n'examine ni l'évolution des relations gréco-russes au mont Athos depuis le XIX^e siècle, ni le culte de saint Jean le Russe, qui est très populaire en Grèce.

John Nicolopoulos⁴ explique que la Russie a offert aux Grecs dominés par les Ottomans « un modèle irrésistible pour la transition nécessaire de l'universalisme byzantin au nationalisme moderne avec la dislocation psycho-sociale la plus petite possible ». Si, au XIX^e siècle, les Russes ont permis aux Grecs de construire une vision orthodoxe de la modernité, qui s'opposait à celle du monde occidental, les rencontres gréco-russes actuelles fonctionnent de manière similaire en ouvrant pour certains courants grecs des espaces de contestation de la sécularisation et du pluralisme de la société grecque.

Mon but est d'examiner cette situation ambivalente, qui est définie par deux tendances inverses : rivalités et tensions d'une part, rencontres entre Grecs et Russes et dépassement des clivages identitaires de l'autre. Afin de mieux cerner ces interactions, j'analyserai comment un personnage historique russe, récemment canonisé par l'Église russe mais non officiellement reconnu comme saint par l'Église grecque, est célébré dans l'île grecque de Corfou depuis 2002. La visite de la main droite de saint Spyridon en Russie et celle des reliques de saint Séraphin de Sarov en Grèce seront aussi étudiées : la juxtaposition de ces trois pèlerinages nous permettra de mieux saisir les enjeux autour des relations gréco-russes.

La construction de la sainteté d'un amiral russe

Théodore Ouchakov (1745 - 1817) fut l'amiral de la flotte russe qui libéra en 1799 l'île ionienne de Corfou de ses occupants français et « athées ». En 2000, l'Église russe l'a proclamé saint patron de la Marine russe. Dans la brochure russe – traduite en grec – qui raconte son histoire et qui circule à Corfou⁵, Ouchakov est qualifié de « père de notre indépendance » – titre qui ne lui a jamais été attribué officiellement, mais que l'auteur du texte juge bon de lui assigner, en citant un Grec qui aurait prononcé cette phrase (« Nous, les Grecs, devons considérer Théodore Ouchakov comme

4. « From Agathangelos to the Megale Idea: Russia and the Emergence of Modern Greek nationalism », *Balkan Studies*, 26, 1, 1985, p. 43.

5. Il s'agit d'une brochure de douze pages, intitulée *Agios osios Theodoras Ousakof, navarhos tou Rossikou stolou stin Kerkyra* [Saint Juste Théodore Ouchakov, amiral de la flotte russe à Corfou], avec photos et dessins en couleur, écrite par le docteur en histoire et professeur de l'université Lomonosov de Moscou, Valeri Nikolaïevitch Ganitchev. Je n'examine pas ici comment les historiens grecs présentent Ouchakov, parce que leur approche est purement historique. Je ne me focaliserai que sur cette brochure russe qui essaie de transformer un récit historique en récit hagiographique.

père de notre indépendance », p. 9). Car Ouchakov est important au niveau local et non au niveau national, très peu de Grecs connaissant son nom et le rôle qu'il a joué dans les îles ioniennes. D'ailleurs, l'histoire de ces îles est atypique, Corfou n'ayant jamais été sous le joug ottoman et ayant connu plusieurs siècles de domination vénitienne. Il est pourtant vrai que les Grecs ont longtemps compté sur l'aide russe pour s'affranchir de l'occupation ottomane, ce qui resurgit aujourd'hui dans les discours qui mettent en avant cette alliance gréco-russe séculaire.

Ouchakov scella une alliance avec les Ottomans afin de vaincre les révolutionnaires français. Ganitchev cite un haut dignitaire russe de l'époque : « Il a fallu que de pareils monstres, comme ces Français, surgissent, pour provoquer ce que je ne m'attendais pas à voir non seulement pendant mon service ministériel, mais aussi de toute ma vie » (p. 2-3). Ouchakov remplit par ailleurs sa mission avec l'aide de la population grecque, à qui il lit une lettre de soutien écrite par le patriarche de Constantinople s'adressant au peuple des îles ioniennes (p. 3). Les liens entre Grecs et Russes sont continuellement soulignés dans la brochure :

Ayant reçu le christianisme orthodoxe par la Byzance grecque, le peuple russe considérait avec enthousiasme l'idée de la création d'un État grec. Ayant vécu et s'étant battu personnellement contre trois cents ans de joug tatar et mongol, il [Ouchakov] était du côté de ses coreligionnaires et prêt à contribuer à leur libération (p. 5).

Ouchakov ne fut pas seulement un libérateur qui affronta des occupants non chrétiens ; il accomplit aussi « un miracle de l'art militaire » quand il conquiert « la forteresse maritime la plus imprenable d'Europe » (p. 4). L'usage (littéral ou métaphorique) du vocabulaire religieux est révélateur des efforts pour inscrire ce personnage dans le registre de la sainteté. Le fait qu'il n'ait jamais perdu une bataille et qu'aucun marin sous ses ordres n'ait été fait prisonnier (p. 1) devient la preuve de la bénédiction divine dont il bénéficiait : ce type d'arguments non seulement prouve que ses combats étaient justes, mais l'érige aussi en instrument de la volonté divine. D'ailleurs, sa piété est continuellement soulignée :

Sur les navires de la flotte russe et dans les casernes, des messes étaient données, pendant lesquelles les marins priaient avec les habitants grecs des îles, tandis que lui-même visitait régulièrement les églises paroissiales. La semaine de Pâques, lors de la procession de la Résurrection, l'amiral lui-même porta le reliquaire de saint Spyridon [le saint patron de Corfou] (p. 7).

Ganitchev cite une lettre de l'époque qu'un marchand de Corfou envoya au consul grec de Venise, dans laquelle il exprimait son admiration pour la piété des Russes : « Ainsi, en observant leur dévouement pour les affaires ecclésiastiques et leur intérêt pour les messes, nous avons honte de nous désigner comme chrétiens en comparaison avec eux » (p. 7-8).

Ganitchev donne également quelques éléments concernant la fin de la vie d'Ouchakov ; il se retira « près du monastère de Synaxar [Sanaksar], où son oncle⁶, saint Théodore de Synaxar, était mort » (p. 11). L'amiral venait dans ce monastère

pour prier pendant des semaines entières sans sortir de sa cellule, et distribua tout son argent, ses terres et sa fortune à l'Église, à ses proches – les marins, les vétérans de la Guerre contre Napoléon, les pauvres, les démunis, les handicapés. Quand il mourut, on écrivit sur sa tombe : « Vous l'avez connu grand Amiral, nous le connaissons comme un grand Homme charitable » (p. 11).

Cette présentation, qui souligne sa proximité avec les plus humbles et sa compassion envers les nécessiteux, permet à Ouchakov de se situer du côté du « peuple ». La charité et l'abandon d'une vie confortable, comme formes de renoncement, le normalisent et font de lui un « héros ordinaire », effaçant presque les ex-

6. Selon *Krasnaja Zvezda* (Andrei Gavrilenko, « Admiral Ushakov enrolled in Canon of Saints », 7 août 2001. Disponible sur Internet : <http://www2.stetson.edu/~psteeves/relnews/0108c.html> (consulté le 10 septembre 2008)), le grand-père de l'amiral, Ivan Ouchakov, qui fut l'hégoumène de ce monastère, fut également canonisé. Ces sources, dont la crédibilité ne nous intéresse pas ici, inscrivent l'amiral dans une lignée de saints, avec qui il partagerait des liens de parenté (son grand-père et/ou son oncle). Voir aussi le journal local de Corfou, *Kerkyraïko Vima* (Odysseas-Karolos Klimis, « I agnoia tis Istorias. Rossiki evdomada stin Kerkyra » [L'ignorance de l'Histoire. La semaine russe à Corfou], 3 octobre 2007, n° 7254, p. 5) : l'auteur soutient qu'Ouchakov était d'une famille noble et « ecclésiastique » et donne quelques informations sur Ivan Ouchakov, qui vécut dans le monastère de Synaxar de 1759 à 1791, et qui aurait été canonisé par l'Église russe cinquante ans plus tard. Cet article constitue une réponse à certains journaux athéniens, qui présentent les cérémonies en l'honneur d'Ouchakov comme les signes d'un impérialisme russe ; il défend l'importance historique d'Ouchakov pour Corfou et salue comme positives les initiatives russes sur cette île grecque. Cette approche est caractéristique d'une certaine tendance « régionaliste » : montrer la particularité de l'histoire prestigieuse de Corfou, qui était un acteur autonome sur la scène internationale avant de se rattacher à la Grèce.

ploits de sa carrière militaire qui esquisaient un destin exceptionnel.

Dans la brochure, la référence à sa canonisation⁷ est laconique. Mais Ganitchev cite la partie de l'hymne en l'honneur du nouveau saint dans laquelle Corfou est mentionnée : à l'instar de David qui s'inclina devant l'Arche d'Alliance, Ouchakov s'inclina devant la relique de saint Spyridon ; et l'extrait se termine ainsi : « par la litanie tu consolidas la vraie orthodoxie à Corfou » (p. 12). En effet, Ouchakov rétablit les prérogatives du chef de l'Église orthodoxe au niveau local, que la domination vénitienne avait supprimées.

Cette brochure établit des points de convergence entre la Grèce et la Russie, tout en soulignant la suprématie de la seconde. Ce qui les lie est la référence à Byzance, l'insistance sur l'importance de la religion orthodoxe pour la survie politique de la nation, mais aussi le partage d'un « mythe » héroïque de la persécution (causée par des « occupants » – Mongols ou Ottomans – et plus récemment par le pouvoir communiste, ce dernier n'étant jamais explicitement mentionné dans le texte de Ganitchev). Pour les deux nations, la défense de la patrie passe par la défense de la foi orthodoxe – ce qui fait de ceux qui appartiennent à d'autres religions ou confessions des citoyens de seconde catégorie. La Grèce est ici présentée comme dépositaire d'une tradition, devant laquelle la Russie s'est

7. Selon *Rossijskaja Gazeta* (Pavel Dulman, « Orthodox Church Acknowledges Tsarist Naval Commander a Saint: Saint Admiral Ushakov », 7 août 2001. Disponible sur Internet : <http://www2.stetson.edu/~psteeves/relnews/0108c.html> (consulté le 10 septembre 2008), la cérémonie eut lieu dans le monastère de Synaxar et fut suivie par plus de 8 000 pèlerins, venus de Russie, mais aussi de Grèce et de Bulgarie. L'archiviste du monastère déclara que depuis Byzance, c'était le premier marin à être canonisé. La canonisation semble avoir été autorisée après l'exhumation et la découverte du corps intact de l'amiral : l'intérêt pour la localisation de sa tombe se manifesta après 1944, selon un autre journal russe, *Kommersant-Daily* (Oksana Altynova, « Admiral Becomes Righteous Man », 6 août 2001. Disponible sur Internet : <http://www2.stetson.edu/~psteeves/relnews/0108c.html> (consulté le 10 septembre 2008). Après 1991, la « vénération » d'Ouchakov devenait de plus en plus importante chaque année, sa tombe attirant des marins et d'autres pèlerins. Durant la cérémonie de canonisation, le reliquaire, qui avait la forme d'un bateau, fut porté par le chef de la Marine russe et d'autres commandants de la flotte russe. L'article précise qu'Ouchakov fut canonisé en tant qu'« homme juste » (*pravednik*) et non en tant que « saint » (*prepodobnyj*), puisqu'il n'avait pas reçu la tonsure monastique ; la glorification de ceux qui ont accompli une prouesse militaire, comme Alexandre Nevski, est présentée comme une « vieille tradition russe ».

souvent inclinée (à l'instar d'Ouchakov rendant hommage à la relique de saint Spyridon⁸) ; mais c'est la Russie qui apporte la liberté à la Grèce, qui triomphe militairement et qui est investie de l'aura du vainqueur. L'insistance sur la grande piété des Russes, à laquelle les Grecs ne peuvent pas se mesurer à tel point qu'ils hésitent même à se désigner comme chrétiens après leur rencontre avec les Russes, constitue l'autre pôle sur lequel la suprématie russe (militaire, matérielle, mais aussi morale) est bâtie. D'ailleurs, Ouchakov est présenté non seulement comme un libérateur, mais aussi comme le « fondateur de la vraie orthodoxie à Corfou ». De la bonne entente entre coreligionnaires, la brochure procède ainsi à une démonstration éloquente de la grandeur russe.

La sainteté d'Ouchakov en Grèce : contestée ou reconnue ?

Depuis 2002, des bateaux militaires russes arrivent à Corfou, d'où débarquent marins, prêtres, hommes d'affaires, sportifs et artistes qui participent à des commémorations et à des défilés en l'honneur d'Ouchakov pendant toute une semaine, au début du mois d'octobre. Cette semaine est désignée à Corfou comme la « Semaine russe » et correspond à la commémoration du décès de l'amiral, le 2 octobre 1817. Le monument, qui lui est dédié dans un endroit central de la ville de Corfou, se trouve au centre de ces célébrations : la plaque rappelle la contribution de l'amiral et diplomate Ouchakov à la création de la République des îles ioniennes

8. Selon Raymond Matton (*Corfou*, Athènes, Collection de l'Institut Français d'Athènes, 1960), « le 2 mars 1799 les Russes firent leur entrée dans la place, accompagnés des reliques de saint Spyridon, à qui l'on fit faire, pour cette occasion, une procession supplémentaire, au son des cloches, d'une musique militaire et du canon » (p. 144). Matton rappelle que ces reliques sont restées la propriété de la famille Voulgaris jusqu'en 1925 (p. 118). En fait, l'église et la relique du saint ont été léguées à l'Église sur décision de l'État en 1967. Sur ce point, voir le livre collectif *Agios Spyridon. O naos kai i latreia tous tin Kerkyra Saint Spyridon* [Saint-Spyridon. L'église et son culte à Corfou], Corfou, édition de l'évêché de Corfou, 2007. Dans ce livre on trouve un article de Konstantinos Thymis (« Anathimata kai epigrafes » [Offrandes et inscriptions], *Saint Spyridon. L'église...*, *op. cit.*, p. 80) qui nous rappelle qu'avec la médiation d'Ouchakov, l'église fut placée en 1800 sous la protection de la Maison impériale de Russie ; le visiteur peut encore distinguer son blason à l'entrée ouest. Dans les médias russes, saint Spyridon est désigné en tant que « Trimifuntski » (de Tremithus), l'évêché dont il fut responsable. Dans les médias grecs, saint Spyridon est aussi présenté comme le saint patron de la famille de Léon Tolstoï depuis le xv^e siècle.

[Politeia tis Eptanisou], sans faire aucune allusion à sa canonisation. Les cérémonies russes, elles, transforment ce monument séculier en lieu de commémoration religieuse : chaque année, lors des célébrations d'octobre, une icône de saint Ouchakov y est placée après avoir été portée en procession dans les rues de la ville.

Ganitchev consacre le dernier paragraphe de sa brochure à l'inauguration de ce monument en octobre 2002 :

Nous fûmes témoins de l'accueil chaleureux et gai que les îliens firent à la flotte russe et à l'icône du saint amiral. Beaucoup d'entre eux firent le signe de croix, les plus jeunes passaient à travers le défilé pour baiser l'icône qui avait été placée dans la sainte église Saint-Spyridon [...]. Ainsi, après deux cent deux ans, par son icône, en tant que saint juste général, l'amiral Théodore Ouchakov retournait à Corfou.

La sainteté d'Ouchakov est néanmoins contestée par des clercs grecs de Corfou que j'ai interrogés et qui ont fortement critiqué la tendance russe à canoniser trop rapidement des laïcs. Si Ouchakov n'est pas officiellement reconnu comme saint par l'Église grecque, certains éléments installent pourtant le doute. Ainsi, selon le site Internet de l'évêché de Corfou qui présente les couvents de l'île⁹, le monastère Sainte-Parascève de Sgouradon, à 26 kilomètres de la ville de Corfou, possède des reliques de sainte Parascève, mais aussi de saint Séraphin de Sarov et de saint Théodore Ouchakov (*sic*). Dans une autre île ionienne, Lefkada, une nouvelle fête religieuse a récemment été instaurée en l'honneur de ceux que le peuple de l'île reconnaît comme des protecteurs et des intermédiaires auprès de Dieu ; ceux-ci sont dorénavant fêtés ensemble chaque année, le premier dimanche après le 15 août. Parmi eux figure « un nouveau saint de notre Église, d'origine russe, saint Théodore Ouchakov ». La première célébration de ce groupe de saints a eu lieu le dimanche 21 août 2011, selon un site Internet ecclésiastique¹⁰. Un chapitre dédié à « saint Théodore Ouchakov » figurait déjà dans un livre écrit par un prêtre de Lefkada en 2005¹¹.

9. Disponible sur Internet : <http://www.imcorfu.gr/men%20monastery/monastiri%20woman.htm> (consulté le 29 août 2011).

10. Texte écrit par le diacre Ioannikios Zambelis. Disponible sur Internet : <http://www.imcorfu.gr/men%20monastery/monastiri%20monastery/index.php?mod=news&op=article&aid=6440> (consulté le 29 août 2011).

11. Gerasimos Zambelis, *Psigmata topikis istorias tis Lefkados* [Pépites de l'histoire locale de Lefkada], Lefkada, Enoriako pnevmatiko kentro ierou naou Evagelisstrias Lefkados, 2005.

En 2007, un article de presse, intitulé « Un saint amiral... assiege le patriarcat œcuménique »¹², soulevait la question de la présence des icônes d'Ouchakov dans les églises Saint-Spyridon et Saint-Jean dans la ville de Corfou ; interrogé par la journaliste, le représentant de l'évêché y déclarait que l'Église grecque ne reconnaissait pas la sainteté d'Ouchakov, tout en précisant que ces icônes avaient été offertes par des dévots russes. Les responsables n'avaient donc pas d'autre choix que de les placer dans l'église qui avait reçu la donation. Lors de mes enquêtes de terrain en 2008, j'ai essayé en vain de trouver l'icône d'Ouchakov dans l'église Saint-Spyridon ; on m'a dit que cette icône n'était pas exposée comme objet de culte, qu'elle restait dans une cave d'où elle ne sortait que lors de la « Semaine russe » en octobre. J'ai aussi visité l'église Saint-Jean, qui se trouve au centre de la ville de Corfou et qui est également marquée par la présence russe : entre les stalles et le bureau du prêtre, près d'une entrée latérale, se trouve une tombe russe ; « ici est enterré un membre de l'équipage d'Ouchakov », m'a dit un des sacristains de l'église. Il m'a aussi expliqué qu'il y a quelques années, l'icône d'Ouchakov était placée au-dessus de la porte du bureau du prêtre (à gauche de l'entrée latérale), mais qu'elle a été enlevée depuis. Le prêtre de cette église m'a confirmé ce récit : un universitaire (*akadimaïkos*) grec se plaignait de la présence de l'icône, qui était trop récente et, par conséquent, défigurait cette église du XV^e siècle ; il a averti le Service archéologique, qui a décidé de l'enlever. Elle est maintenant placée dans une armoire, dans la salle où l'on sert le café aux fidèles après la messe. Si l'icône d'Ouchakov n'est pas exposée comme un objet de culte en dehors de la « Semaine russe », le livre qui raconte l'histoire de l'église Saint-Jean et qui a été écrit par le prêtre lui-même¹³ attribue à l'amiral le statut de saint : une photographie montre la tombe d'un

12. Anthi Voulgari, « Agios navarhos... poliorkei to oikoumeniko Patriarheio », *Espresso*, 6 octobre 2007. L'article caractérise Ouchakov comme « le saint patron des relations gréco-russes » et évoque les craintes de certains ecclésiastiques grecs : Ouchakov serait instrumentalisé par le patriarche russe dans le but d'atteindre le patriarche de Constantinople. Il mentionne aussi le projet d'une fondation en l'honneur d'Ouchakov basée en Grèce, sujet sur lequel je reviens plus loin.

13. Athanassios Chr. Kokkinopoulos, *Istorikos ieros naos Agiou Ioannou Prodromou poleos Kerkyras. Syntomi istoria tou ierou naou apo to 1480 mebri simera* [La sainte église historique Saint-Jean-le-Prodrome dans la ville de Corfou. La brève histoire de la sainte église de 1480 jusqu'aujourd'hui], Corfou, Ieros naos agiou Ioannou Prodromou poleos Kerkyras, 2006, p. 22.

capitaine russe (mort du choléra en mai 1799)¹⁴ et la légende explique au lecteur qu'il accompagnait l'amiral Ouchakov, maintenant connu sous le nom de « soldat saint Théodore ».

La sainteté d'Ouchakov est construite en Grèce de manière désordonnée et ambiguë. Les principaux acteurs sont des prêtres et le cadre reste encore local, même si un site Internet d'envergure nationale présente saint Théodore Ouchakov au public grec¹⁵ — comme si cette classification ne posait plus aucun problème. La manière dont les lieux et les objets de mémoire (monuments et icônes) sont utilisés dans la construction de la sainteté pose également la question de la patrimonialisation, ce qui justifie parfois l'intervention du Service archéologique ; celui-ci impose sa propre logique, en séparant les objets selon leur registre de temporalité et leur valeur incorporée. La patrimonialisation fait entrer les acteurs sociaux dans le domaine de l'évaluation de ce qui est historique selon des critères bien précis. Pour le Service archéologique, la question qui se pose n'est pas de savoir si Ouchakov est reconnu comme saint par l'Église grecque ; ce qui est en cause n'est pas le caractère canonique de l'icône, mais la date récente de sa fabrication. Cet objet a donc été jugé inapproprié pour un lieu de culte historique comme l'église Saint-Jean, le jugement portant sur la date de fabrication de l'icône et non sur le personnage représenté.

L'élaboration des pratiques mémorielles autour de la canonisation de cet héros de guerre montre comment un événement historique peut être revêtu d'une signification religieuse : les représentations du passé changent nécessairement de signification quand elles sont transposées du domaine de l'histoire à celui de la dévotion. Le culte rendu à Ouchakov a cependant la particularité de juxtaposer deux histoires nationales (russe et grecque) et deux Églises orthodoxes (l'une reconnaissant Ouchakov en tant que saint et l'autre non, même si une certaine confusion règne à ce sujet). Ce cas pose le problème de l'utilisation biographique et du passage du domaine de l'histoire nationale à celui de la sainteté : les commémorations russes en son honneur constituent une tentative de l'imposer en tant que saint dans un pays qui ne le reconnaît officiellement qu'en

14. Des prêtres russes ont effectué en 2006 une commémoration funéraire devant cette tombe, après avoir reçu l'autorisation du prêtre de l'église Saint-Jean.

15. Disponible sur Internet : <http://www.saint.gr/4151/saint.aspx>, (consulté le 29 août 2011). Il renvoie, entre autres, aux sites Internet mentionnés plus haut (notes 9 et 10), qui deviennent dans ce cadre des sources de légitimation.

tant que héros de guerre. Car la sainteté d'Ouchakov suscite encore le soupçon et ne parvient pas à s'imposer de manière unanime — ce qui montre que la sainteté peut devenir un terrain tant de partage que de compétition entre deux Églises orthodoxes, dont l'une revendique le rôle symbolique de Deuxième Rome (Constantinople) et l'autre celui de Troisième Rome (Moscou).

Le pèlerinage à Corfou

Voici comment le journal local *Kerkyraïko Vima*¹⁶ décrit les manifestations en l'honneur d'Ouchakov pour le 8 octobre 2005 : la litanie avec l'icône d'Ouchakov part de l'église Saint-Jean vers 10h.30 et traverse les rues de la ville de Corfou ; à 11h.00, des couronnes sont déposées au monument dédié à Ioannis Kapodistrias (1776-1831)¹⁷ ; à 11h.30, une parade avec des musiciens russes et des bandes locales est organisée ; à midi, des couronnes sont déposées au pied du monument d'Ouchakov, on tire en l'air, puis suit le défilé des marins. Dans l'après-midi, un « gala » (mot utilisé dans le journal) a lieu sur la place la plus centrale de la ville, avec des « stars » grecques et russes¹⁸ ; le lendemain, dans la matinée, ceux qui le désirent peuvent visiter les navires militaires de la flotte russe. Le même journal fait huit jours plus tard¹⁹ le bilan de la ma-

16. Vendredi 7 octobre 2005, n° 6765, p. 12.

17. En 1799, lorsque les Russes libérèrent Corfou, il devint directeur de l'hôpital militaire. Remarqué par les fonctionnaires russes, il fut invité en 1808 à Saint-Pétersbourg pour rejoindre la diplomatie du tsar. De 1816 à 1822, il fut ministre des Affaires étrangères du tsar Alexandre I^{er}. En 1827, il fut désigné premier gouverneur du jeune État grec indépendant par l'Assemblée de Trézène. Dans sa brochure, Ganitchev présente Kapodistrias comme « le défenseur de l'orthodoxie et des intérêts des peuples orthodoxes » (p. 11). Isabelle Dépret (*op. cit.*, p. 27, note 54 ; p. 30 ; p. 39, note 110) laisse entendre que Kapodistrias a mis en place le cadre institutionnel permettant le contrôle de l'Église par l'État en Grèce, en s'inspirant du modèle russe initié par Pierre le Grand. Vassiliki Georgiadou (« Greek Orthodoxy and the Politics of Nationalism », *International Journal of Politics, Culture, and Society*, 9, 2, 1995, p. 303) soutient, quant à elle, que Kapodistrias a privé l'Église grecque de la gestion de deux domaines importants : l'éducation, car il a mis en place un système éducatif public ; et la dispense de la justice selon la loi canonique, car il a introduit un système juridique étatique.

18. Depuis 2002, des « stars » russes, comme Gazmanov, Lubé, Tchaïf, Pelagia, ainsi que l'orchestre militaire de la flotte de la mer Noire, sont venus donner des spectacles dans ce cadre.

19. Samedi 15 octobre 2005, n° 6771, p. 12.

nifestation : les médias russes ont beaucoup parlé de la « Semaine russe » à Corfou, qui s'est trouvé ainsi sous la lumière des projecteurs ; huit grandes chaînes télévisées et quarante-quatre journaux russes ont couvert les événements. Les manifestations ont été financées par le ministère russe de la Culture, et la grande nouveauté était l'organisation d'un festival de cinéma, durant lequel de jeunes metteurs en scène russes ont reçu des prix décernés par le préfet grec.

Ces dernières années, le programme s'est un peu modifié : après une messe à l'église Saint-Spyridon, les commémorations devant le monument de Kapodistrias sont suivies par celles devant le monument d'Ouchakov. Ces trois « hauts lieux » et les personnages correspondants sont ainsi mis en relation directe : le saint patron de Corfou, le premier gouverneur de Grèce et le « libérateur » russe de Corfou, qui est le seul à être investi d'une double fonction, tant politique que religieuse. Le fait que la messe en l'honneur d'Ouchakov ne soit plus donnée dans l'église Saint-Jean, mais dans le sanctuaire qui abrite les reliques du saint patron de l'île, révèle l'importance accrue que ces manifestations ont acquise au niveau local — ce qui ne signifie pas nécessairement que la sainteté d'Ouchakov n'est plus contestée. Car ces célébrations brouillent les limites entre le domaine religieux et celui de la commémoration historique : la double « casquette » d'Ouchakov rend possible cette navigation entre sainteté et héroïsme.

Si Ouchakov occupe une place minimale dans l'histoire nationale grecque, sa redécouverte paraît significative pour les Russes : s'étant battu contre un peuple « athée » et révolutionnaire pour libérer des « frères orthodoxes », il incarne le retour post-socialiste à des valeurs patriotiques et religieuses ; de même, il facilite l'effacement du passé « athée » et révolutionnaire, qui faisait jusque dernièrement partie de l'histoire nationale russe, en proposant un nouveau modèle de moralité et d'héroïsme. À Corfou, les contacts entre les deux Églises s'inscrivent précisément dans ce cadre de reconstruction d'une histoire nationale russe, qui se met en scène à l'extérieur du pays et qui s'offre à la consommation d'un public tant national qu'étranger. Ouchakov rend possible la réappropriation du passé pour une société qui, sous le communisme, a nourri l'ambition de sortir du cours de l'histoire et de créer un « homme nouveau » ; grâce à sa médiation, les relations entre l'État, l'armée et l'Église russes peuvent être redéfinies. Comme le dit François

Daucé²⁰, « le rapprochement avec l'Église orthodoxe offre une alternative à l'idéologie soviétique et procure des mots d'ordre de remplacement pour la mobilisation des troupes au service de la Patrie russe ».

Dans ce processus de création des « hauts lieux » tant touristiques que religieux, la construction de la sacralité est imbriquée dans des échanges monétaires, artistiques et sportifs. Depuis 2006, des tournois de tennis et de football entre des équipes grecques et russes sont organisés lors de la « Semaine russe » à Corfou. Des cosmonautes russes sont également invités dans ce cadre afin de présenter leur expérience à un auditoire grec. La « Semaine russe » peut ainsi satisfaire les différents goûts d'un public de tout âge. L'officialisation des célébrations et leur consécration en tant qu'événement culturel majeur qui se diversifie chaque année, ne permettent pas de savoir avec exactitude quel est l'élément principal qui attire les foules : on vient par curiosité, par intérêt pour les spectacles proposés et les commémorations en l'honneur d'un personnage historique et/ou par dévotion pour un saint russe, dont les relations avec le saint patron de l'île sont de plus en plus valorisées. Certaines personnes qui vivent du tourisme trouvent aussi dans ce cadre l'opportunité de faire la publicité de leur commerce. Ces occasions festives cassent la routine de la vie locale et, par leur répétition annuelle, forment des habitudes et des attentes. Le monument d'Ouchakov en ville territorialise sa présence, en l'inscrivant dans le paysage urbain ; de même, les célébrations annuelles en son honneur l'inscrivent dans le rythme de la vie locale et sa périodicité.

La « Semaine russe » met en scène un panorama générique de la culture et de l'histoire russe (entremêlant des sportifs, des artistes et des cosmonautes), tandis que du côté grec, les références sont stric-

20. Françoise Daucé, « L'institution militaire face à la pluralité religieuse dans l'État russe », in Kathy Rousselet (éd.), *Religious Diversity in the Russian Federation, International Journal on Multicultural Societies*, 2 / 2, 2000, p. 158 (www.unesco.org/shs/ijms/vol2/issue2/art2). Sur la popularité actuelle du thème d'une armée russe orthodoxe (dans lequel la canonisation récente d'Ouchakov s'inscrit pleinement), voir aussi Irène Semenov-Tian-Chansky, « L'Église orthodoxe russe, un facteur politique à prendre au sérieux ? », *Politique étrangère*, 66, 1, 2001, p. 149. Sur Alexandre Nevski, qui représente le modèle de l'« exemplarité gagnante » et qui a été intégré dans la mythologie soviétique, voir Christian Giordano, « Gérer l'exemplarité en (re)mettant l'histoire à jour : les saints, les héros et les victimes », in Pierre Centlivres (éd.), *Saints, sainteté et martyre. La fabrication de l'exemplarité*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 126-128.

tement « régionales » et insistent sur les spécificités de l'histoire de Corfou. Ces manifestations attirent quelques touristes grecs, qui viennent assister aux spectacles, mais aussi un certain nombre d'immigrés russophones qui travaillent à Corfou. Ce pèlerinage concerne donc plus le peuple russe ou les immigrés russophones installés à Corfou que les dévots grecs, qui n'ont pas vraiment adopté le culte d'Ouchakov.

Néanmoins, le journal russe *Ria Novosti*, où l'événement est présenté, met uniquement l'accent sur son caractère militaire et patriotique. Ainsi, un communiqué publié le 31 octobre 2008²¹ explique que le navire quitta Sébastopol, son port d'attache, pour visiter le port de Corfou et participer aux « festivités consacrées à la mémoire de l'amiral russe Fiodor Ouchakov et du premier président grec Ioannis Kapodistrias ». Le caractère religieux des commémorations n'est mentionné dans aucun des trois communiqués publiés dans ce journal (les deux autres étant du 10 et du 14 octobre 2008).

En 2009, les manifestations, qui se sont déroulées entre le 15 et le 17 octobre, étaient dédiées aux deux cent dix ans de la première constitution de la République des îles ioniennes et étaient sous l'égide de la mairie de Corfou, de la fondation « L'homme d'affaires russe » [Russkij Predprinimatel'] et du monastère moscovite Saint-Daniel (siège du patriarcat russe depuis 1987). Dans ce monastère se trouve la tombe d'un prêtre originaire de Corfou, Nikiforos Theotokis (1731-1800), qui fit une partie de sa carrière ecclésiastique en Russie. Nikiforos Theotokis servit comme prêtre pendant plusieurs années dans l'église Saint-Jean à Corfou ; selon la brochure de Ganitchev, il était aussi hégoumène du monastère moscovite Saint-Daniel (p. 10). Ainsi, quand en avril 2007, la main droite de saint Spyridon²² fut envoyée de Corfou en Russie pour

21. « Le navire de débarquement russe Iamal quitte la Grèce ». Disponible sur Internet : <http://fr.rian.ru/defense/20081031/118071069.html> (consulté le 29 août 2011). Selon ce communiqué, après Corfou, le navire russe alla à Pylos, où l'équipage participa aux « festivités consacrées au 181^e anniversaire de la victoire de la flotte franco-anglo-russe sur la flotte ottomane à la bataille de Navarin (20 octobre 1827) ».

22. L'église Saint-Spyridon à Corfou abrite le corps entier du saint, la seule partie manquante jusqu'en décembre 1984 étant la main droite. Celle-ci appartenait à un ordre religieux romain, jusqu'au moment où l'évêque de Corfou de l'époque obtint son retour à Corfou, après de longues négociations avec le Vatican. Cette main fut toujours perçue comme mobile, le reste du corps du saint ne quittant par contre jamais l'île.

satisfaire la demande dévotionnelle russe, c'est le prêtre de l'église Saint-Jean qui fut choisi comme chef de la mission. En septembre 2010, cette relique effectua une deuxième visite à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

Si l'arrivée annuelle des Russes à Corfou est liée à un personnage récemment et unilatéralement canonisé, le voyage occasionnel de la délégation de Corfou en Russie avait pour origine le culte d'un saint largement reconnu. Car saint Spyridon, qui naquit à Chypre vers 270, renvoie au début du christianisme, mais aussi aux temps glorieux de Byzance : sa relique, qui fut transférée au VII^e siècle de Chypre à Constantinople afin de lui assurer une protection contre « l'invasion des barbares », fut souvent visitée par des pèlerins russes qui venaient à la capitale byzantine, surtout à partir du douzième siècle et jusqu'à la chute de Constantinople en 1453 ; la relique quitta Constantinople peu après, pour arriver à Corfou en 1456.

Le clergé de Corfou en Russie : reliques « grecques » et piété russe

En 2007, la visite de la main droite de saint Spyridon en Russie a duré un mois ; des représentants des autorités locales (comme le maire de Corfou) et des hommes d'affaires grecs ont accompagné la délégation ecclésiastique. Les journaux locaux de Corfou ont insisté sur le fait que cette visite offrait une occasion unique pour faire la publicité de l'île sur un marché de 160 millions de personnes et plus particulièrement devant « un lobby de nouveaux riches qui occupent les média internationaux²³ ». Le caractère de cet événement était toutefois moins hybride que celui de la « Semaine russe ». Dans son discours, l'évêque de Corfou a rappelé au patriarche de Moscou, qui les a accueillis,

23. *Kerkyraïko Vima*, 19 avril 2007, n° 7144, p. 3. L'article commence ainsi : « Près de huit millions de Russes rendront hommage au saint [...]. Presque une Grèce entière ! N'est-ce pas extraordinaire ? [...] Si Corfou profite correctement de cette opportunité (*an to ekmetalleftei sosta*), cela peut déclencher une vague de tourisme religieux en provenance de Russie, qui pourrait changer la donne touristique sur l'île ! ». Par la suite, l'article se réfère à d'autres lieux de pèlerinage grecs célèbres (comme Patmos et Tinos), ainsi qu'au pèlerinage français de Lourdes. Sur la présence russe à Tinos aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir Katerina Seraïdari «The Virgin between Orthodox and Catholics: Religious Mediations on Tinos», in Galia Valtchinova (éd.), *Religion and Boundaries. Studies from the Balkans, Eastern Europe and Turkey*, Istanbul, The Isis Press, 2010, p. 101-102 et 106-111.

que quand il était évêque de Smolensk, il avait visité Corfou et avait officié avec le clergé grec dans l'église Saint-Spyridon. Si le personnage d'Ouchakov permet d'inscrire les relations gréco-russes dans la mythologie d'une lutte commune contre un occupant non chrétien, ce genre d'arguments remplit une fonction similaire : mettre en relation le clergé grec et russe et leurs lieux de cultes, en démontrant la profondeur des échanges dans le temps.

L'un des prêtres de l'île²⁴ qui a participé au voyage m'a fait part de son enthousiasme concernant la ferveur religieuse des Russes : « Ce que j'ai vécu là-bas était tout nouveau pour moi » (*itan protogno-
ra afta pou ezisa*). Il a ajouté que ce qu'il avait vécu en Russie avait été comme un voyage dans le passé, « en Grèce, des situations pareilles n'existent que dans les livres ». Contrairement aux Grecs, les Russes étaient patients et disciplinés, « ils respectaient l'ordre » et « obéissaient aux instructions » quand ils faisaient la queue pour rendre hommage à la relique ; ils ne parlaient pas fort au cours de ces longues heures d'attente ; la neige et le froid n'ont diminué en rien leur ferveur. Il a été impressionné par l'absence de chaises dans l'église, par le fait que les dévots restaient continuellement debout ou à genoux lors de la messe et les femmes, même les petites filles, avaient la tête couverte. Il a senti que leur dévotion était authentique, sans prétention, c'était leur manière d'être (*eimai tropos
zois kai vioma*). Il m'a décrit comment très tôt le matin, les ouvriers moscovites qui allaient à leur usine passaient d'abord par l'église afin d'offrir au clergé grec du pain et du fromage (le repas qu'ils prenaient avec eux au travail), car ils étaient reconnaissants pour la bénédiction que la délégation leur avait apportée. Son récit mettait en permanence en opposition les Grecs (habités au confort, privilégiés mais sans reconnaissance) et les Russes (obéissants et désintéressés, démunis mais profondément pieux). Son discours laissait entendre que les Grecs offraient l'occasion aux Russes de recevoir la bénédiction du saint (pouvant les aider à améliorer leur situation), mais que les Russes offraient aux Grecs une leçon d'humilité et de piété. Il a, tout même, critiqué l'autoritarisme du système politique russe : le président russe est comme un empereur, le Kremlin comme « un camp militaire », et le visiteur peut encore sentir que « l'ambiance du passé est toujours là ».

Ce prêtre reconnaît la contribution d'Ouchakov au rétablissement de l'orthodoxie à Corfou après l'occupation française et, surtout, la très longue domination vénitienne. Mais il est aussi critique

24. Entretien réalisé le mardi 22 avril 2008.

envers la tendance de l'Église russe à canoniser des laïcs trop facilement, même s'« ils ont beaucoup de martyrs, avec tout ce qu'ils ont traversé » (*me ola afta pou perasan*). Il comprend donc pourquoi le patriarche de Constantinople est réticent concernant la reconnaissance de toutes ces canonisations. Quant à la « Semaine russe », il ne sait pas comment la caractériser²⁵ : « Faut-il parler d'une litanie, d'une parade militaire ou d'un show (*epideixi*) ? ». Mis à part ces réticences, le voyage en Russie lui a permis de constater à quel point la liturgie russe et les pratiques dévotionnelles lui étaient familières. Comme il me l'a dit :

Je pense que quand Ouchakov et les Russes sont arrivés à Corfou, les natifs les ont vu faire le signe de croix exactement comme eux, et ils étaient si heureux, ils ont dû se sentir si bien avec eux après avoir passé tant d'années avec les Latins. [...] C'étaient les premiers orthodoxes à arriver sur l'île. N'est-il pas normal que les natifs aient voulu les imiter et tout absorber (*den tha tous roufousan*) ?

Selon lui, durant la période d'Ouchakov, les pratiques dévotionnelles russes et grecques se sont mélangées dans un mouvement d'émulation mutuelle. C'est pour cela qu'un prêtre de Corfou peut sentir aujourd'hui une telle familiarité avec les pratiques russes.

Un autre prêtre²⁶ qui a participé au même voyage de 2007 m'a fait part de ses impressions négatives : la mission a visité la tombe de Nikiforos Theotokis dans le monastère moscovite Saint-Daniel et a même reçu une partie de ses reliques, mais, selon lui, le clergé de Corfou ne voit pas d'un bon œil les efforts russes pour canoniser Theotokis. Ce prêtre a parlé ironiquement du miracle que les moines de Saint-Daniel attribuent à Theotokis : dans ce monastère, ils font du pain dans un four pour le distribuer aux pauvres ; chaque fois que le moine qui est chargé de cette tâche se fatigue, il va s'appuyer contre la tombe de Theotokis pour reprendre des forces, « et ils appellent cela un miracle ! ». Son discours était critique envers le clergé russe qui « exploite la foi des gens » pour s'enrichir : dans ce monastère, il y avait des bancs où des objets religieux étaient vendus, ce commerce envahissant même l'intérieur de l'église. Chaque fois que la main de saint Spyridon allait dans une autre ville, aux alentours de Moscou, un camion chargé

25. Ces dernières années, la « Semaine russe » était aussi désignée comme « Forum social ». L'imprécision et la fluidité de ces termes sont révélatrices de la difficulté de classification que suscitent ces manifestations.

26. Entretien réalisé le mercredi 23 avril 2008.

d'objets religieux suivait la délégation ; dès que celle-ci s'arrêtait quelque part, on sortait immédiatement des bancs pour disposer les objets et les vendre. Il faut noter que ce genre de critiques (définition abusive des « miracles », commercialisation de la religion) caractérise, dans l'histoire du christianisme, les relations conflictuelles entre les différentes confessions : c'est toujours la religion de l'autre qui souffre de ces défauts. Dans ce cas, c'est une autre Église orthodoxe qui est ainsi accusée, ces critiques fonctionnant comme preuve de la supériorité de l'Église que le locuteur représente (en l'occurrence, l'Église grecque).

Ce prêtre m'a également montré les photographies que la délégation grecque a prises lors de ce voyage : des photographies avec le patriarche russe, d'autres devant le mausolée de Lénine ou devant la tombe de Theotokis (avec un écriteau en russe et, au-dessous, en grec) au monastère Saint-Daniel, mais aussi quelques unes montrant des pèlerins russes qui viennent saluer la main de saint Spyridon — et parmi eux, des mariées portant leur robe de mariage. Car saint Spyridon est considéré par les Russes comme le protecteur de la famille et de sa prospérité.

Les discours de ces deux prêtres révèlent une tendance à critiquer certains aspects de la Russie et de son Église, tout en exaltant la piété de son peuple. Tout se passe comme si pour eux, le vrai « héros » dans les rapports gréco-russes n'était pas Ouchakov, mais le peuple russe lui-même, par ses souffrances et sa dignité. Si l'héroïsme militaire d'Ouchakov appartient à un temps révolu et représente une valeur un peu dépassée, l'héroïsme du peuple russe semble, au contraire, très actuel, surtout au moment où la crise économique en Europe et ses conséquences (privatisations, rétrécissement du secteur public et disparition de l'État-providence) ressemblent étrangement, selon certaines analyses, aux changements qui ont été introduits, vingt ans plus tôt, dans les pays post-socialistes.

Comme nous l'avons vu, pour les autorités de Corfou, le but est de cultiver les liens déjà existants entre cette île et la Russie afin d'assurer une nouvelle clientèle dans le domaine du tourisme et défendre des intérêts économiques locaux, mais aussi afin de construire une image prestigieuse de Corfou – île cosmopolite et mondaine, mais aussi pieuse. Mais pour les Grecs plus méfiants, la Russie utilise Corfou comme une tête de pont lui permettant d'étendre l'influence du Patriarche de Moscou en Grèce. Tout se passe comme si Ouchakov était mobilisé (bon gré mal gré) dans une nouvelle bataille, cette fois entre deux Églises orthodoxes.

L'arène de l'orthodoxie

En 2007, l'article d'un grand journal athénien²⁷ accuse des hommes d'affaires russes de vouloir établir en Grèce des chapelles russes en l'honneur d'Ouchakov sans même demander l'autorisation de l'Église de Grèce ; il critique l'expansionnisme du patriarche russe, qui agit avec le soutien du gouvernement russe. Il mentionne également la demande d'autorisation pour la constitution d'une fondation pour Ouchakov, qui attend d'être signée par le président de la République grecque. Le 4 octobre 2007, le Saint-Synode de l'Église de Grèce discute de la constitution de cette fondation. Plusieurs ecclésiastiques expriment leur crainte que les immigrés qui vivent à Athènes abandonnent les églises grecques pour se tourner vers l'église russe, une fois celle-ci construite. Quelques mois plus tard, le même journal publie un deuxième article²⁸ sur « saint Ouchakov » : l'auteur analyse la détermination du nouvel archevêque grec, Ieronymos, à soutenir le patriarche de Constantinople, contrairement à son prédécesseur qui avait cherché à établir des liens avec l'Église russe — Église qui « met en cause, par ses actes, l'œcuménisme et les droits canoniques du patriarcat de Constantinople ». Par la suite, l'auteur confirme qu'une autorisation a été donnée par le président de la République pour la fondation gréco-russe « Saint Théodore Ouchakov, amiral de la flotte russe — l'imbattable²⁹ », ayant pour mission de diffuser l'œuvre d'Ouchakov « en Grèce, en Russie et ailleurs ». L'article laisse entendre que l'État grec a donné son accord sans prendre en compte la réaction des métropolitains du Saint-Synode, qui s'étaient prononcés contre « une fondation essayant de construire une chapelle en l'honneur d'un saint inconnu ». Le « dossier Ouchakov » aurait donc suscité une mini-crise dans les rapports entre l'État et l'Église en Grèce, les ecclésiastiques considérant que l'État empiétait dans ce cas sur leur domaine d'action et de décision.

27. Nikos Papahristos, « Ellinorossiko thriller me ton agio Oushakof » [Thriller gréco-russe avec saint Ouchakov], *Kathimerini*, dimanche 30 septembre 2007, p. 37.

28. Nikos Papahristos, « To proto megalo agathi tou Ieronymou » [La première grande épine pour Ieronymos], *Kathimerini*, 17 février 2008.

29. Le 20 octobre 2009, cette fondation a organisé un concert avec la chorale du patriarcat russe dans la plus prestigieuse salle de musique d'Athènes.

Il est clair que ce cas rend floues les frontières entre intérêts matériels (des particuliers et de l'État), valeurs spirituelles et affaires ecclésiastiques. Des ecclésiastiques grecs ont commenté le fait que la demande pour la constitution de cette fondation n'avait pas été déposée auprès des autorités ecclésiastiques, mais des représentants de l'État ; l'un d'entre eux a même dit que « c'est comme si nous envoyions une lettre à Poutine [pour régler une affaire ecclésiastique grecque] ». Dans un autre article de la presse athénienne³⁰, l'archevêque Ieronymos est présenté comme prisonnier « de la diplomatie des pipelines » que mène le ministère des Affaires étrangères grec. La journaliste soutient que le but de l'Église russe est de fonder un lieu de culte à Athènes, où le nom du patriarche russe sera cité à chaque messe (au lieu du nom de l'archevêque d'Athènes). Selon le droit canonique grec, tous les orthodoxes (russes, ukrainiens, géorgiens) qui vivent à Athènes sont sous la juridiction de l'archevêque d'Athènes ; ils ne sont pas reconnus en tant que membres de la diaspora russe³¹. L'Église de Grèce s'oppose fermement à ce changement de statut.

Ce dernier article a été écrit à l'occasion de la visite des reliques de saint Séraphin de Sarov (1759-1833), accompagnées par une délégation russe, à Pallini, une localité proche d'Athènes. La relique arriva en Grèce le vendredi 3 octobre 2008 et l'archevêque d'Athènes participa à la messe donnée en son honneur le dimanche 5 octobre (en deux langues, slavon et grec). L'évêque de Corfou, parmi d'autres autorités ecclésiastiques et politiques, était présent à l'événement. Après avoir été transférée de Pallini à Menidi (localité athénienne populaire), la relique quitta la Grèce le dimanche 2 novembre. La presse grecque a beaucoup parlé de la dévotion ardente que les Grecs manifestèrent envers ce saint russe ; les médias ont également souligné le fait que cette relique quittait la Russie pour la première fois. Cette visite semble changer l'équilibre établi par des échanges dévotionnels entre Corfou et la Russie : le fait que cette relique ne soit pas apportée dans un lieu périphérique (comme Corfou) mais à proximité de la capitale, est significatif de l'effort pour donner un caractère national à ces interactions.

30. Maria Papoutsaki, « Ta rasa kai oi Rossoi » [Les soutanes et les Russes], *Kyriakatiki Eleftherotypia*, 12 octobre 2008.

31. En décembre 2004, la presse grecque s'est intéressée à une autre manifestation de la politique expansionniste du patriarcat de Moscou aux dépens du patriarcat de Constantinople, concernant cette fois la diaspora russe en France : les efforts d'Alexis pour récupérer ces églises, qui étaient jusque-là sous la juridiction de Bartholomé, sont fortement critiqués.

En accueillant la relique, l'évêque qui organisa la visite de saint Séraphin de Sarov à Pallini a déclaré que la Grèce avait tout (des saints et des ascètes, des héros et des monuments historiques, des miracles et des lieux de pèlerinage), « la seule chose qui lui manquait était saint Séraphin. Elle n'avait pas un tel saint ». Il a reconnu par la suite la contribution de la communauté russophone locale dans cette démarche :

Ils ont apporté de la Russie leurs coutumes, leur piété et leur foi dans toute leur pureté (*anothefta*). Dans leur vie et leurs visages, nous avons distingué l'impuissance du matérialisme et de la rationalité actuelle à anéantir ce trésor.

Il a aussi souligné le grand sacrifice que le voyage de cette relique représentait pour le peuple russe ; de même, il a parlé avec admiration du soutien financier et moral que les autorités politiques russes offrent à leur Église, contrairement à l'État grec qui promeut la sécularisation. Juste avant l'arrivée de la relique, l'évêque avait demandé aux écoles de l'Attique orientale de dédier une heure du cours de religion à ce saint russe.

Notons également que cet ecclésiastique s'opposa en 2004 à la construction de la première mosquée à proximité d'Athènes³². Celui qui avait refusé aux immigrés musulmans vivant à Athènes d'avoir un lieu de culte, a ainsi montré publiquement sa « sensibilité » envers les immigrés russophones orthodoxes. Car la relique de saint Séraphin a été invitée, dans un premier temps, par la communauté russophone de Pallini. En mars 2007, ils avaient envoyé une lettre à l'Église russe et la visite fut programmée afin de répondre à leurs besoins dévotionnels. Aux sources de cette initiative se trouvaient donc les dévots russophones, les ouailles grecques étant placés au second rang. Mais l'initiative de l'évêque grec afin d'introduire une heure de cours dédiée à un saint russe dans les écoles de sa juridiction révèle la volonté de donner à la communauté orthodoxe un caractère supranational et de dépasser les clivages identitaires. De la même manière, la visite de la délégation de Corfou accompagnant la main droite de saint Spyridon en Russie avait permis à certains de réaliser que les pratiques russes semblaient étrangement familières. Les relations gréco-russes permettent ainsi aux différents acteurs de se positionner tantôt comme rivaux tantôt

32. Sur ce sujet, voir Dimitris Antoniou, « The Mosque that wasn't there: Ethnographic Elaborations on Orthodox Conceptions of Sacrifice », in Victor Roudometof & Vasilios Makrides (éd.), *Orthodox Christianity in 21st Century Greece*, Farnham, Ashgate, 2010, p. 155-174.

comme partenaires, selon leur position idéologique, leurs stratégies et leurs intérêts.

Conclusion

Selon Argyrios Pisiotis³³, les relations gréco-russes après la fin de la Guerre froide sont marquées par un retour au Moyen Âge :

À la place des ressources naturelles dont Kiev et les premiers Russes moscovites faisaient le commerce (principalement de la cire et des fourrures) contre des produits de luxe et de l'artisanat provenant de Byzance, la Russie actuelle offre une nouvelle espèce de richesse naturelle, l'énergie, qu'elle échange contre de l'argent et des produits agricoles.

Et un peu plus loin : « le fait que les relations gréco-russes dans la période de l'après guerre froide soient surtout économiques, [...] a diminué les chances pour l'émergence d'une vague de "russophilie" néo-byzantine, d'origine populaire et romantique, qui est pourtant latente dans l'opinion publique grecque » (p. 427). Pour une partie du clergé de Corfou et des îles ioniennes, Ouchakov incarne, à l'instar de Kapodistriasis et de Theotokis, une perspective réussie de collaboration et d'entraide entre ces deux nations orthodoxes. Cette position idéologique est partagée par un grand nombre de Grecs et fait irruption lors des moments de crise, comme lors du bombardement de la Serbie par l'OTAN ou, plus récemment, lors de la crise économique en Grèce : en effet, une des propositions discutées a été de ne plus se tourner vers l'Union européenne et le FMI pour emprunter, mais de solliciter l'aide de la Russie (la Chine étant l'autre partenaire envisageable).

Les relations gréco-russes posent la question des effets du développement touristique (à Corfou), de l'immigration, ainsi que celle de l'invention de nouvelles traditions. Si l'orthodoxie fut longtemps définie par sa structure décentralisée et sa division en Églises nationales autocéphales, les intentions hégémoniques, qui veulent actuellement définir qui serait à la tête de cette « communauté imaginée », tendent à faire évoluer cette image. De manière paradoxale, le « dossier Ouchakov » reflète autant l'antagonisme entre l'Église

33. Argyrios Pisiotis, « Greece and Turkey in the Concentric Circles of Russian Post-War Foreign Policy ; Geopolitics, Oil and Religion », in Christodoulos K. Yiallourides & Panayotis J. Tsakonas (éd.), *Greece and Turkey After the End of the Cold War*, New York – Athènes, Aristide D. Caratzas, 2001, p. 424-425.

russe et l'Église grecque que le caractère décentralisé de l'orthodoxie, qui échappe au contrôle et aux régulations : c'est pour cela que même si la sainteté d'Ouchakov n'est pas officiellement reconnue par l'Église grecque, il est déjà célébré comme un saint dans certaines localités, avec la complaisance ou l'encouragement des évêques concernés.

Si Ouchakov, perçu comme une « invention » russe dans un duel ecclésiastique, suscite encore la méfiance, il peut potentiellement devenir un symbole de fraternité. Son exemplarité réside dans la mise en scène d'une orthodoxie réunie et triomphale face aux autres confessions chrétiennes et aux non chrétiens. Grâce à ce type de médiations, une nouvelle vision panorthodoxe prend forme, dont les « valeurs universelles » seraient différentes de celles de l'Occident³⁴. Autrement dit, Ouchakov a tout pour devenir un héros de l'orthodoxie, et ainsi satisfaire ceux qui condamnent l'Occident et ses modèles, ou qui se sentent menacés par la présence de musulmans en Europe. Cette évolution des rapports gréco-russes permet de « rester entre nous », tout en renouvelant d'anciennes alliances (qui avaient perdu leur sens lors de la Guerre froide) et en faisant preuve d'une certaine ouverture d'esprit et d'un pluralisme maîtrisé. Les pèlerinages organisés entre les deux pays (la visite de la main droite de saint Spyridon en Russie et celle des reliques de saint Séraphin de Sarov en Grèce) célèbrent précisément l'existence d'une identité religieuse commune et créent une sorte de communauté supranationale, qui unit en excluant et en minimisant l'existence d'autres influences.

Comme le disent Centlivres, Fabre et Zonabend³⁵ dans leur introduction,

Une des propriétés cardinales du champ de l'héroïcité réside dans la lecture providentielle ou, du moins, rétrospective, de l'événement contemporain. Le héros actuel est presque toujours *préfiguré* par des antécédents dont il semble réveiller la mémoire. C'est du côté des héros que l'histoire nationale trouve son ressort téléologique le plus sensible.

34. Pour une analyse de la critique orthodoxe russe de l'idéologie des droits de l'homme, voir Alexander Agadjanian & Kathy Rousselet, « Individual and collective. Identities in Russian Orthodoxy », in Chris Hann & Hermann Goltz (éd.), *Eastern Christians in Anthropological Perspective*, Berkeley, University of California Press, 2010, p. 314-315.

35. Pierre Centlivres, Daniel Fabre & Françoise Zonabend (éd.), *La Fabrique des héros*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1998, p. 6.

Les héros comme Ouchakov enracinent le futur dans le passé, en le rendant moins incertain, en révélant sa (supposée) prévisibilité et finalité. Cette capacité est particulièrement appréciée en temps de crise. Dans ce cadre, non seulement la cléricisation progressive de la société russe est présentée par une partie du clergé grec³⁶ sous un angle positif, mais aussi l'endurance et la spiritualité du peuple russe deviennent des modèles à imiter : comme l'évêque de Corfou l'a déclaré en septembre 2010, lors de la seconde visite de la main de saint Spyridon en Russie, « nous ne pouvons pas affronter la crise économique et morale que nous traversons en nous appuyant uniquement sur nos propres forces ; il faut aussi compter sur la grâce des saints ». Ce type d'arguments didactiques, qui sous-entend que la crise actuelle grecque ne serait pas seulement d'origine économique et politique mais refléterait aussi une crise des valeurs (une sorte de punition métaphysique contre l'individualisme et le consumérisme), peut utiliser l'expérience russe comme exemple. En fin de compte, si Ouchakov n'est pas encore un modèle d'exemplarité, le peuple russe l'est et cette fonction lui est assignée de manière (presque) unanime : les Russes auraient été sauvés grâce à leur foi, il serait maintenant temps pour les Grecs de retrouver le chemin de la rédemption.

Vlaams Academisch Centrum, Bruxelles

36. Pour une grande partie des ecclésiastiques grecs, l'Église russe est définie par une structure totalitaire et par des tendances impérialistes, qui sont souvent objet de critiques, comme nous l'avons vu.